

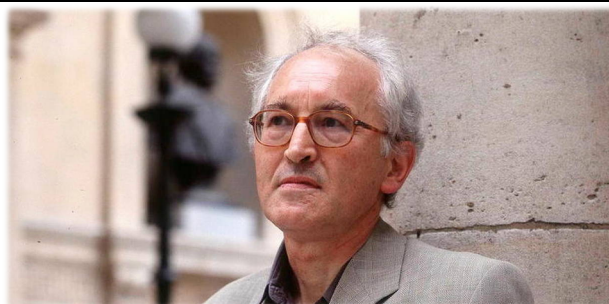
Corrigé du DS1 sur la littérature, la connaissance et la vérité

« Pourquoi avons-nous besoin de la littérature, en plus de la science et de la philosophie, pour nous aider à résoudre certains de nos problèmes ? et qu'est-ce qui fait exactement la spécificité de la littérature, considérée comme une voie d'accès, qui ne pourrait être remplacée par aucune autre, à la connaissance et à la vérité ? »

Que vous inspire ces questions posées par Jacques Bouveresse dans son livre *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*. (Agone. 2008. P. 29-30) ?

★ Contexte d'écriture

Jacques Bouveresse est un philosophe français (1940-2021). Sa philosophie se caractérise par une position rationaliste ; il porte un intérêt tout particulier à l'éthique et à une position de modestie intellectuelle.



Ses domaines d'étude sont : la philosophie

de la connaissance, les sciences, les mathématiques, la logique, le langage et la philosophie de la culture. Il est élu en 1995 au Collège de France où il a institué sa chaire « Philosophie du langage et de la connaissance ». Il est professeur de cette institution jusqu'en 2010, puis professeur honoraire jusqu'à sa mort.

★ Thèse de l'auteur :

La Connaissance de l'écrivain part du principe que « la littérature participe bel et bien, par des moyens qui lui appartiennent en propre, à l'entreprise générale de la connaissance ». (p. 21) En aucun cas, il ne s'agit d'une position absolutiste. Bouveresse, comme Julien Benda, s'écarte avec ironie du « littératurisme », qui constitue la littérature en absolu et adopte à son égard une posture religieuse. Posture qu'il retrouve dans la déclaration de Danielle Sallenave : « Dans la littérature, l'essence se découvre d'un coup, elle est donnée avec sa vérité, dans sa vérité, comme la vérité même de l'être qui se dévoile. » (*Le Don des morts*) La caution heideggerienne, dit Bouveresse, ne suffit pas pour donner à cette déclaration une valeur de vérité. En fait, la visée de Bouveresse est plus modeste ; il s'agit pour lui de voir précisément, à propos de telle œuvre particulière, quel(s) contenu(s) de connaissance elle renferme, qu'elle serait seule en mesure de nous donner.

★ Analyse de la citation :

La citation de Jacques Bouveresse se compose de deux questions qui ne sont pas des questions rhétoriques puisque la réponse ne va pas de soi. C'est une réflexion qu'il amorce et qu'il nous demande de mener.

- « Nous » : la première personne du pluriel suggère que tout homme est concerné : la question ne se pose pas pour Jacques Bouveresse seulement (un philosophe), mais pour toute personne.

- « Besoin » : le philosophe donne à la littérature une utilité, peut-être pratique, morale ou cognitive : en tout cas, l'auteur considère que la littérature est un domaine dont on ne peut se passer. Notons que l'on peut naturellement penser qu'il parle de ce besoin pour le lecteur, mais il peut aussi se rapporter à l'auteur, dans certains cas (la littérature comme thérapie, pour « enchanter le réel » ou « sublimer la souffrance »).
- « La littérature... en plus de la science et de la philosophie » : La littérature, en tant que domaine de la fiction et de l'esthétique est comparé à la science et à la philosophie. Bien sûr, ces deux domaines de connaissance du réel (la science) et de réflexion spéculative (philosophie) sont des domaines importants pour une vie d'homme. La littérature vient « en plus » pour compléter ces domaines. L'auteur ne considère pas que la littérature est supérieure : elle apporte d'autres « solutions ».
- Résoudre certains de nos problèmes » : là encore, Jacques Bouveresse évoque l'utilité de la littérature. Les termes employés ici (« résoudre », « problèmes ») donnent l'impression d'une utilité pratique. Dans quel domaine la littérature peut-elle être importante ? Dans la compréhension des autres hommes, dans la découverte des mœurs, dans la réflexion morale notamment. En faisant agir des personnages, le roman nous ouvre à d'autres comportements, à d'autres manières de penser. La poésie nous permet d'exercer notre empathie et de découvrir une nouvelle façon de voir le monde et de l'exprimer, le théâtre nous fait ressentir des émotions et nous permet aussi de nous identifier à des personnages (voire de nous purger de nos passions).
- « Spécificité », « remplacée par aucune autre » : la littérature est un moyen irremplaçable pour accéder à la connaissance et à la vérité. Toujours dans la comparaison avec la science et la philosophie, il faut considérer la littérature comme ayant des spécificités qui la rendent particulière. Elle ne peut pas être suppléée par un autre moyen, elle n'entre pas en concurrence avec un autre domaine.
- « Voie d'accès » : il faut s'interroger sur les moyens qui permettent à la littérature de donner accès à la connaissance et à la vérité. La littérature agit grâce à deux moyens : les émotions et l'imagination. Pour les émotions, on peut penser par exemple à la catharsis qui agit grâce à la terreur et la pitié, dans la tragédie ; on peut penser au rire pour la comédie, qui permet de corriger les mœurs. Pour l'imagination, on peut penser à l'identification du lecteur au personnage, ou à l'empathie qu'il peut susciter ; on peut aussi penser à la littérature d'anticipation qui permet d'imaginer l'avenir. Ces moyens sont spécifiques à la littérature (la science ou la philosophie ne l'emploient pas, habituellement).
- « La connaissance » : Il faut cependant préciser quelle relation la littérature entretient avec la connaissance, et de quel genre de connaissance il peut bien s'agir. Une connaissance d'« essence », comme dit Proust, ou une connaissance « expérimentale » ? Les œuvres littéraires font usage de connaissances que la science et la philosophie nous délivrent. Elles les transmettent ainsi aux lecteurs sur le mode de la vulgarisation. Il y a aussi les savoirs variés que les écrivains mobilisent plus ou moins explicitement pour nourrir leurs ouvrages. Mais, là, ce ne sont pas des moyens propres à la littérature

qui sont engagés. Sauf à prendre en compte la remarque de Roland Barthes, dans sa *Leçon*, lorsqu'il décrit l'opération par laquelle la littérature « fait tourner les savoirs », n'en fixant aucun, n'en fétichisant aucun, les entraînant tous dans une infinie machine réflexive. (*Leçon*. P.18-19) Ce n'est pas, pour Bouveresse, de ces contenus de savoir, importés en quelque sorte, qu'il s'agit, mais d'une véritable entreprise de connaissance mise en œuvre par la littérature. Non pas, encore une fois, en tant qu'elle serait érigée en genre suprême dont science et philosophie ne seraient que des espèces, mais, comme expérience de connaissance qui lui serait propre. La question cruciale, alors, est celle de savoir en quoi consiste cette expérience. Bouveresse se réfère aux travaux de Martha Nussbaum qui part du principe que le roman d'Henry James, *La Coupe d'or*, « expose [...] des aspects significatifs de l'expérience morale de l'être humain » et qui pose la question de savoir pourquoi quiconque souhaiterait comprendre et se comprendre recourrait judicieusement à un tel texte plutôt qu'à un texte de philosophie traitant du même problème. Pourquoi devrions-nous penser que ce roman est « une œuvre majeure et irremplaçable de philosophie morale » ? (P. 30) La réponse avancée par Nussbaum est celle-ci : notre expérience et notre imagination morales ont besoin d'être enrichies et approfondies par la fiction littéraire, sans quoi elles resteraient d'une affligeante pauvreté. Dans son livre *La connaissance de l'amour*, Martha Nussbaum écrit : « La littérature est une extension de la vie non seulement horizontalement, mettant le lecteur en contact avec des événements ou des lieux ou des personnes ou des problèmes qu'il n'a pas rencontrés en dehors de cela, mais également, pour ainsi dire, verticalement, donnant au lecteur une expérience qui est plus profonde, plus aigüe et plus précise qu'une bonne partie des choses qui se passent dans la vie. » (Cité par Bouveresse, p. 31).

- « La vérité » : Encore faut-il préciser quel type de rapport la littérature entretiendrait avec la réalité et la vérité. Est-il de même nature que celui que science et philosophie entretiennent de leur côté avec elles ? Emprunte-t-elle les mêmes chemins ? Fait-elle appel aux mêmes moyens ? Sans doute pas. Bouveresse, dans un entretien publié dans le journal *l'Express*, esquisse une réponse à cela : « [...] j'ai l'impression que, quand il est question de la vérité et de la connaissance littéraires, le genre de théorie de la vérité et de théorie de la connaissance minimales dont on aurait besoin pour comprendre de quoi il s'agit est, encore aujourd'hui, complètement balbutiant. » (*L'Express*, 01/05/2008) Dans ce même entretien, Jacques Bouveresse précise qu'il semble incontestable que certaines œuvres littéraires « manifestent une forme de connaissance (de la réalité humaine, de la vie, etc.) assez stupéfiante », et qu'on a tendance à considérer comme « à peu près immédiate et incorrigible ». Il reconnaît cependant « qu'on ne sait pas trop comment la caractériser. » Pas plus qu'on ne sait ce qui permet à l'écrivain d'avoir une telle capacité de connaître, liée on ne sait trop comment au rapport particulier qu'il entretient avec le langage. On voit que Jacques Bouveresse ne masque pas les incertitudes, même s'il adhère sans réserve au jugement de Kraus qui déclarait de Shakespeare « qu'il avait tout su d'avance ». On peut donc rester prudent en parlant de vérité en littérature : cette vérité est morcelée, elle n'est pas globale ni systématique. Elle touche surtout à l'homme et à la vie.

★ Reformulation de la thèse, enjeux et problématique :

La littérature, selon Jacques Bouveresse, est un domaine qui permet d'accéder à la connaissance, au même titre que la science (qui nous apporte une connaissance de la réalité issue de l'expérimentation) et la philosophie (qui est une réflexion théorique). Cependant, la littérature est d'un genre différent et procède différemment pour donner accès à la connaissance et à la vérité. Jacques Bouveresse, dans sa définition de la littérature, ne tient pas compte d'une autre facette de la littérature : l'autotélisme. Plusieurs auteurs, comme les Parnassiens, ont refusé de donner à la littérature une autre fonction que la recherche de la beauté. La définition de Jacques Bouveresse n'est-elle pas contradictoire avec cet autres versant ? On peut donc se demander **dans quelle mesure la littérature, parfois considérée comme autotélique, peut offrir un accès spécifique à une forme de connaissance et de vérité complétant ainsi la science et la philosophie.**

1. La littérature : un moyen d'accéder à la connaissance, la vérité

Après le temps de l'autotélisme structuraliste (auquel Bouveresse dit n'avoir jamais accordé de crédit), nous en sommes depuis quelques années au retour de ce que l'on appelle la thèse « humaniste » avec la reconnaissance de la dimension cognitive de la littérature, qui est censée nous proposer une représentation signifiante, nous aider à accéder à la vérité des êtres et du monde. Cela se conçoit d'ailleurs de diverses manières.

1.1. La littérature est porteuse de savoir

La littérature est porteuse de savoirs de tous ordres (psychologique, sociologique, moral, philosophique, scientifique). Elle les intègre comme des éléments du monde qu'elle représente.

- Référence théorique : l'objectif de connaissance est indéniable chez Balzac : dans son *Avant-propos à la Comédie humaine* (1842), l'auteur propose d'expliquer sa méthode et se propose d'être historien des mœurs. Il cite des scientifiques (Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire notamment) pour donner à son projet des cautions sérieuses.
- Références littéraires : Comme le rappelle Roland Barthes, dans sa *Leçon*, le roman de Defoe, *Robinson Crusoe*, contient tout « un savoir historique, géographique, social (colonial), technique, botanique, anthropologique (Robinson passe de la nature à la culture). » On en dirait autant de Balzac, Zola, Flaubert (savoir encyclopédique vertigineux et fou de *Bouvard et Pécuchet*). Mais aussi de Michelet qui emporte littéralement l'Histoire au cœur de la passion littéraire. Ainsi, la littérature transmet des savoirs qui lui sont exogènes. Ce n'est donc pas à cela que Bouveresse fait référence, puisqu'il vise explicitement quelque chose que la littérature ferait en propre.

1.2. La Littérature comme mode d'accès spécifique

Jacques Bouveresse s'intéresse à la littérature en tant qu'elle constitue un mode d'accès spécifique à la connaissance et à la vérité. L'écrivain aurait la capacité de dire la vérité à travers son œuvre. Il expose sa conception du monde, ses propres idées sur les êtres et les choses. Cela est manifeste dans ce qu'on appelle communément la « littérature d'idées », celle qui prend la forme d'essais.

- Référence théorique : « Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger » cet adage de Térence (*Héotontimoroumenos* v. 77) est une devise

que Montaigne avait écrite sur une poutre de sa « librairie » ; « hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère » est un vers célèbre de « Au lecteur » de Baudelaire (*Les Fleurs du mal*, 1857). Les auteurs ont la capacité de parler universellement des hommes.

- Références littéraires : Bien sûr, on songe immédiatement à Montaigne. La vérité qui émane de ces textes a un caractère subjectif, mais elle prétend malgré tout s'inscrire dans une perspective d'universalité. Montaigne expose pour ses proches le plus vrai de lui-même mais cette vérité personnelle rejoint l'entière humaine condition. Le genre des essais oscille sans cesse entre le subjectif et l'objectif, témoins les écrits de Caillois ou de Barthes, qui déclinent des savoirs « impurs », où science et littérature se mêlent et par là se questionnent. Dans le cas de l'essai, on peut penser que les idées exprimées « littérairement » sont formulables sous une forme propositionnelle, comme dit Bouveresse. En somme, elles auraient la possibilité d'être « traduites » en langage ordinaire, c'est-à-dire « non-littéraire », ou « prosaïque », comme on dit communément. C'est là une vue assez simpliste, qui réduit l'essai littéraire à une sorte de discours informatif qui se pare simplement d'un ornement pour séduire. Comment pourrait-on envisager de la sorte les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes (1977) ?

Le cas de la poésie, nullement ignoré par Bouveresse, est plus encore problématique. Ce que veut dire un poème, c'est ce qu'il dit et qui ne pourrait être dit autrement. Sa « pensée » ne se dissocie pas de la forme de l'expression qu'il adopte. Le poème *Les Pas* de Paul Valéry, pas plus que *La Pythie* ou *Le coup de dés* de Mallarmé, ne saurait se réduire à un contenu de connaissance ou une vérité thématiques.

On notera que Bouveresse ne fait aucune allusion au théâtre, qui, pourtant, a exercé une attirance considérable sur certains philosophes modernes. Songeons à Gabriel Marcel et à Sartre.

1.3. La littérature comme expérience de pensée d'un type particulier

La connaissance de l'écrivain ne cherche pas à préciser ce que serait la « pensée de la littérature », comme l'a fait avec brio Pierre Macherey dans son livre intitulé justement *A quoi pense la littérature ?* (PUF, 1990), qui se propose de « défendre la vocation spéculative de la littérature, en soutenant qu'elle a authentiquement la valeur d'une expérience de pensée ». Bouveresse se situe bien sur cette ligne, mais son propos se centre sur l'usage que les philosophes et tous ceux qui cherchent à penser peuvent faire de cette « expérience (propre) de pensée ». Donc, partant de là, si la littérature constitue bien une « voie d'accès » à la connaissance et à la vérité, reste à voir de quelle connaissance et de quelle vérité il peut s'agir. Non pas une connaissance de type théorique, mais une connaissance pratique, déclare Bouveresse. La question se pose de savoir comment on a accès à elle. Deux façons s'offrent à nous ; la voie affective et la voie de l'imagination.

- Références théoriques : La voie que nous avons désignée comme « affective » correspond à ce qu'Aristote envisage pour les spectateurs de la tragédie et que nous résumons sous le mot de catharsis (*La Poétique* I^{er} siècle avant J.-C.). La voie de l'imagination serait celle qui intéresserait la philosophe Martha Nussbaum qui soutient que le roman a la capacité de nous faire découvrir des « expériences » morales complexes et d'une très grande richesse

philosophique, au point que l'on peut parler sans abus de langage à leur propos de « philosophie morale ».

- Références littéraires : *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac (1927), qui présente au lecteur une criminelle qui a bénéficié d'un non-lieu pour avoir tenté d'empoisonner son mari, est l'objet d'une réflexion morale pour le lecteur. Est-elle coupable ? A-t-elle des circonstances atténuantes ? Le fait d'entrer dans ses pensées donne l'occasion d'une expérience de pensée sur la morale, sur le comportement des hommes et donc, aussi, du lecteur.

On peut aussi penser à la poésie qui enchante la douleur et offre une consolation. Apollinaire pratique l'élégie dans « A la Santé » lorsqu'il se trouve humilié, en prison (*Alcools*, 1913) : la littérature qu'il écrit lui permet de mettre un baume sur ses souffrances, mais aussi de transmettre ce remède au lecteur.

⇒ **La littérature, par le biais de l'émotion ou de l'imagination est tout à fait capable de donner accès à des connaissances ou plutôt à une réflexion. Elle « résout certains de nos problèmes » en donnant la possibilité de comparer les situations (celle de l'auteur / celle du lecteur / celle des personnages).**

Les réserves à l'égard de cette position qui prête à la littérature et en particulier à la littérature romanesque une telle capacité ne manquent pas et Jacques Bouveresse s'en fait honnêtement l'écho. Comment tenir la fiction pour un moyen légitime d'accéder à la connaissance, si la nature fictionnelle des œuvres les écarte de tout souci de la réalité ? La fiction n'est-elle pas ce qui nous détourne des nécessités de la réalité et de toute exigence de la vérité selon la définition de Tzvetan Todorov (*La Notion de littérature*, 1987) ? Toute littérature par nature ne consomme-t-elle pas un espace autre, dénonçant le rapport que nous entretenons avec la réalité et la vérité qui lui correspond ? A la position de Jacques Bouveresse s'oppose frontalement celle qui soutient qu'il n'y a pas de lien essentiel entre la littérature et la vérité.

2. La littérature et la vérité ne sont pas du même ordre.

L'œuvre littéraire recherche exclusivement la pureté, l'absolu de la beauté. C'est la thèse chère aux tenants de l'Art pour l'Art, en particulier Théophile Gautier.

2.1. La littérature n'a pas d'autre but qu'elle-même

Pour des raisons différentes, qui tiennent à l'idée qu'ils se font de l'œuvre close sur elle-même, les théoriciens du structuralisme et du post-structuralisme dénie toute vocation de la littérature à référer à la réalité, en conséquence, la question de la vérité et en particulier de la vérité morale, ne se pose pas pour eux.

- Référence théorique : Le chemin qu'ils empruntent leur avait été frayé par Emmanuel Levinas, dans un article publié dans la revue *Les temps modernes*, où le philosophe affirme que l'œuvre d'art est essentiellement « déagée ». Il y prend évidemment ses distances par rapport à la thèse sartrienne, en soutenant que l'art n'est originellement ni langage, ni connaissance, mais se situe en dehors de l'« être au monde » coextensif à la vérité. Levinas part du fait que l'œuvre est achevée, qu'elle se constitue essentiellement comme un être à part sur le mode de l'image. A la différence du signe et du symbole, dit-il, elle réalise un espace-temps irréel où le sujet se laisse capturer, se défait comme sujet, perdant ainsi ses capacités à conceptualiser, et entre dans un

rapport de participation, de passivité, que Levinas évoque sous le nom de rythme. « Le procédé le plus élémentaire de l'art consiste à substituer à l'objet l'image. Image et non point concept. » Dans cette perspective, l'artiste ne saurait prétendre à une quelconque maîtrise dans le processus créateur. Levinas le présente comme une sorte de spectre prisonnier du sensible et du « monde ensorcelé de ses images ». L'écrivain, le plus lucide, écrit-il, « parle comme s'il se mouvait dans un monde d'ombres », condamné à s'exprimer « dans l'équivoque ». Comment, en ce cas, pourrait-il connaître quoi que ce soit et avoir commerce avec la vérité de quelque nature qu'on la conçoive ?

- Exemple littéraire : la poésie est un genre particulièrement visé : on peut penser aux poèmes lyriques de Baudelaire comme le pantoum « Harmonie du soir » (*Les Fleurs du mal*, 1857) qui n'a pour seule utilité que d'être un beau poème, avec des sonorités évocatrices.

2.2. La littérature n'est pas une philosophie morale

La connaissance ou la réflexion tirée de la littérature ne peuvent être comparées à une véritable philosophie morale : elle n'en a pas l'ambition car la littérature ne vise pas le système philosophique.

- Référence théorique : La contestation des idées de Martha Nussbaum dont s'inspire largement Bouveresse vient d'un article de Lamarque et Olsen, *Truth, Fiction and Literature*, dans lequel les auteurs mettent en doute la proposition selon laquelle la valeur morale de l'œuvre littéraire serait constitutive de sa valeur esthétique. Ils contestent clairement qu'on puisse soutenir que les caractéristiques d'une œuvre qui lui donnent une valeur aux yeux de la philosophie morale soient identiques aux caractéristiques qui lui donnent une valeur en tant que création imaginative, c'est-à-dire en tant qu'œuvre littéraire. Ils contestent donc l'idée que la fonction qu'elle sert en philosophie morale ne pourrait être servie par aucun autre type de texte. Il faut, en somme, distinguer, selon eux, les deux plans, et ne pas constituer la littérature en tant que telle en moyen de connaissance morale. Il ne s'agit pas forcément de nier que la littérature soit précieuse parce qu'elle éduque la conscience morale du lecteur en lui présentant des situations problématiques et des choix moraux en respectant leur complexité et leur richesse émotionnelle. Mais il ne s'agit pourtant pas, disent-ils, de prétendre que la littérature, parce qu'elle présente ces situations, doit être assimilée au raisonnement moral et à la philosophie morale. En somme, la littérature a sans conteste une importance morale, mais elle conserve son indépendance à l'égard de la philosophie. Sans vouloir méconnaître les qualités de cette critique de Lamarque et Olsen, on peut quand même faire remarquer que Nussbaum n'a nullement voulu enrôler la littérature sous la bannière de la philosophie. Et Bouveresse pas davantage. Relisons cette claire mise au point effectuée par l'auteur de *La connaissance de l'écrivain* : « On peut admettre, je crois, que la littérature puisse apporter une contribution importante à la philosophie morale n'implique pas nécessairement qu'elle apporte également, du même coup, une contribution à l'éducation morale. Et, inversement, une œuvre littéraire pourrait avoir des vertus pédagogiques importantes, en matière morale, sans pour autant apporter une contribution significative à la philosophie morale. » (P. 136) Ce

qui nous intéresse cependant n'est pas de savoir si la littérature se fait philosophie morale. On concèdera volontiers que ce ne saurait être le cas et que l'une et l'autre se distinguent par leurs moyens et leurs buts respectifs. La question est justement celle des moyens et des buts.

- Référence littéraire : la pensée morale que l'on peut avoir chez Camus, dans *La Peste* (1947), par exemple, s'incarne dans une situation fictive et dans des personnages : le père Paneloux représente la doctrine chrétienne, lisant les événements du monde à la lumière intransigeante des Évangiles et d'une vision de Dieu comme d'un dieu vengeur. Le docteur Rieux représente la résistance constante au mal, malgré la tentation du désespoir. La philosophie que l'on peut en tirer se cache sous des événements, des actions, des pensées des personnages. Elle ne prétend pas à l'exhaustivité.

2.3. Le langage littéraire n'est pas celui de la philosophie ou de la science

L'utilisation du langage en littérature est spécifique et ne prétend pas concurrencer la philosophie ou la science.

- Références théoriques : Tzvetan Todorov cite René Wellek et Austin Warren dans *La Théorie littéraire* en 1942 : il montre que la littérature a un emploi spécifique du langage. En effet, le langage peut être courant, scientifique ou littéraire. Le langage littéraire utilise toutes les possibilités de la langue : les sonorités, mais aussi la polysémie, les connotations.

Emmanuel Levinas souligne la dépendance de l'écrivain à ce qu'il appelle « le monde ensorcelé de ses images » et déclare qu'il parle « par énigmes, par allusions, par suggestion, dans l'équivoque ». Bien sûr, le philosophe tient la condition de l'écrivain pour une faiblesse, on serait tenté de dire pour un malheur qu'il décrit ainsi : tout se passe « comme si la force lui manquait pour soulever les réalités, comme s'il ne pouvait aller vers elles sans vaciller, comme si, exsangue et maladroit, il s'engageait toujours par-delà ses décisions, comme s'il renversait la moitié de l'eau qu'il nous porte. » Cet usage répété du « comme si » est une belle concession du philosophe à la littérature. Ce qui nous laisse penser que celle-ci s'invite parfois là où on ne la désirait pas. Reste que la façon dont Levinas décrit la parole de l'écrivain est tout à fait intéressante. L'écrivain parle figuralement ; là est le propre de la littérature. Celle-ci d'ailleurs ne convoque pas le discours figural simplement pour transmettre des connaissances ; elle en use comme d'un instrument heuristique. L'écriture littéraire procède par figures pour découvrir ainsi la vérité : c'est seulement de cette façon qu'elle compte se diriger vers elle, sinon l'atteindre. En outre, la connaissance ne s'attache pas seulement à la réalité mais aussi au possible, qui la borde de toute part et la hante sans cesse. L'écrivain ne serait jamais assez lucide pour être « dans le monde intelligible », dit Levinas. De ce fait, pour que l'œuvre y soit réintroduite, il faudrait qu'intervienne la critique interprétative ou l'exégèse philosophique. Il est vrai, concède le philosophe, que l'écrivain moderne avoue « qu'il a besoin lui-même d'interpréter ses mythes » et qu'à cet effet, il se constitue volontiers en lecteur de lui-même. La vérité qu'il en retire ne saurait cependant prétendre épuiser la complexité de son œuvre.

- Référence littéraire : Jean-Paul Sartre a exprimé sa philosophie de l'existentialisme à travers une pièce de théâtre créée en 1944, *Huis Clos*. Cette

pièce met en scène trois personnages : Garcin, Estelle et Inès, qui sont définis par leurs actes : Estelle est infanticide, Inès a tué trois personnes : le mari de son amante, son amante et elle-même. Garcin était un homme violent et lâche. Ces trois personnages découvrent que « l'enfer, c'est les autres ». La philosophie de Sartre passe par le langage théâtral (le décor, les répliques, les personnages), qui est bien plus complexe (et soumis à des interprétations diverses) que celui de la science et de la philosophie.

- ⇒ **L'enseignement que permet la littérature ne se fait pas de la même manière que dans les autres disciplines : la science, la philosophie offrent une connaissance plus exhaustive, plus systématique, qu'elle soit expérimentale ou théorique. Les spécificités de la littérature, et notamment son rapport à l'esthétique et son emploi du langage, en fait un accès différent à des connaissances différentes. Quelle est donc le rapport de la littérature à la connaissance ?**

3. La littérature comme recherche.

C'est dans la démarche heuristique du lecteur que se trouve finalement l'accès à la connaissance et à la vérité : c'est dans le cheminement et non dans les connaissances délivrées que se trouve la richesse de la littérature.

3.1. La littérature nous pousse à chercher du sens

La littérature, comme le dit Nussbaum, nous offre des expériences de vie qui ne peuvent nous laisser indifférents et qui nous poussent à leur donner du sens.

- Référence théorique : Nussbaum et Bouveresse accorde au roman au fonction essentielle : il nous ouvre une voie d'accès à la réflexion morale, mais sans rien de dogmatique. Elle nous soutient dans l'interrogation qui peut être la nôtre lorsque nous nous demandons quelle est la valeur éthique de tel ou tel geste.
- Référence littéraire : la magnifique nouvelle de Tolstoï, *Maître et serviteur*, nous confronte à un problème moral. Qu'est ce qui fait qu'un homme comme Brekhounov donne la chaleur de son corps pour sauver Nikita, le serviteur qu'il a jusque-là traité comme une bête, d'une mort inévitable au cœur de la tempête de neige qui les a pris au piège ? Maurice Blanchot consacre un remarquable commentaire à la nouvelle de Tolstoï *Maître et serviteur* (1895), dans *L'Espace littéraire* (1955). « Se coucher sur Nikita, voilà le mouvement incompréhensible et nécessaire que nous arrache la mort. », écrit-il. Pour lui, ce n'est pas un acte de générosité qu'accomplit Le Maître, trop plein de sa maîtrise, et incapable de renoncer à son pouvoir, c'est un geste que la mort elle-même commande pour se rendre possible ». Ces pages sont très belles ; on ne peut cependant s'empêcher de penser que la lecture de Blanchot est fortement orientée par la méditation qui est la sienne sur la mort « impossible ». Et l'on pourrait aisément en produire une autre, plus lévinassienne, qui rendrait à l'initiative de Brekhounov sa dimension de sacrifice : il meurt pour sauver Nikita. Pierre Macherey, dans son beau livre sur Proust (*Proust. Entre littérature et philosophie* 2013) met bien en évidence la nature dynamique de la « recherche » et renvoie au titre exact : *A la Recherche du temps perdu*. La préposition valant pour un indice essentiel du projet romanesque dans son ensemble.

3.2. La quête de la vérité de la vie elle-même

La littérature est avant tout tournée vers l'homme, dans son rapport aux autres hommes et au monde. Par la relation interpersonnelle que le lecteur a avec l'auteur à travers l'œuvre littéraire, c'est son propre rapport au monde et aux autres qu'il interroge. De plus, la littérature définie comme fiction est

une recréation de la vie : la littérature nous offre la possibilité de partir en quête d'une vérité existentielle.

- Référence théorique : Michel Serres, dans *Le Tiers instruit*, en 1992, évoque le type de connaissance à laquelle la littérature donne accès : à la connaissance existentielle. L'œuvre de Proust est exemplaire de ce que peuvent être les rapports de la littérature avec la connaissance et la vérité. Elle nous offre de précieuses images de la société de l'époque et du milieu aristocratique et bourgeois du Paris du début du siècle. On pourrait dire de ce roman qu'il développe tout un savoir sociologique, ethnographique même, historique (la guerre de 1914 vue de Paris), géographique (même si l'étendue de l'arpentage est restreinte), philosophique et artistique, entre autres. Ce savoir, le narrateur l'acquiert avec le temps et nous aussi, nous en faisons progressivement l'acquisition, grâce à la passion qui porte sa recherche. Le héros ne cesse de mener une quête qui semble interminable et qui épouse la courbe de sa vie. La question de savoir si la vérité qui advient au fil du texte est de nature objective ou subjective n'a pas vraiment de sens, parce que d'abord la vérité est multiple, elle concerne tous les secteurs de la vie et, ensuite, parce que cette vérité, c'est celle de la vie elle-même. La vérité, nous fait entendre Proust, ne se prend pas, ne se saisit pas. Elle s'approche, le mouvement étant à la fois objectif (c'est elle qui s'approche de nous mystérieusement) et subjectif (nous nous approchons d'elle à tâtons très souvent). Macherey rapproche ce mouvement de la « connaissance des essences singulières » chez Spinoza. C'est une vérité avec laquelle on entre en rapport que dans le processus qu'on met en œuvre pour l'approcher. Cela vaut pour l'écrivain et aussi pour le lecteur. Devant eux, la vérité se lève sous la forme d'événements qui se font écho de manière énigmatique. Aussi n'a-t-on vraiment jamais affaire à des vérités abstraites immuables, mais à une pensée évolutive, vivante, dont les erreurs sont autant de moments nécessaires.
- Référence littéraire : L'écriture, que Proust désigne comme « beau style », est l'instrument heuristique grâce auquel le chemin s'ouvre sinueusement vers la vérité. Elle explore des massifs touffus : l'amour, la jalousie, l'art et la littérature, la société aristocratique et bourgeoise de l'époque, la mémoire et le temps afin de découvrir des « lois générales » mais celles-ci ne sont pas celles de la science, car la généralité visée par l'écriture ne se sépare jamais de la particularité de l'expérience qui en est le théâtre. Les significations ne prétendent pas s'ériger en système ; elles demeurent incarnées dans des situations singulières et dépendent d'un point de vue singulier. Un exemple de cela : la scène de la profanation du portrait de Vinteuil par sa fille et la réflexion du narrateur sur le sadisme (*Du côté de chez Swann*). Le roman ménage une inépuisable réserve de points de vue sur le monde et les êtres, qui ne convergent pas vers un point de vue absolu, et qui constituent un champ dynamique de connaissances.

3.3. Le mode d'acquisition de la connaissance et de la vérité

L'émotion, l'imagination et la virtuosité de langue sont les trois moyens spécifiques qui permettent à la littérature donner accès à la connaissance. C'est l'implication du lecteur dans l'œuvre qui lui donne accès à la connaissance.

- Référence théorique : Aristote, dans *La Poétique* (IVe siècle av. J.-C.) met en évidence le rôle de la fiction et des émotions (terreur et pitié) pour générer la catharsis chez le spectateur et pour lui révéler une leçon morale. Patrick Dandrey dans *La Fabrique des fables* (1991) observe la manière dont le fabuliste utilise l'art secret de la fiction (personnages stylisés, récit simple dont les actions s'enchaînent logiquement, vers hétérométriques pour souligner des effets) pour faire passer sa morale. On le voit aussi dans « Le Pouvoir des fables », véritable art poétique de La Fontaine (1678).
- Référence littéraire : Prenons le cas de La Fontaine qui, avec ses *Fables*, allie récit de fiction et poésie. On trouve dans cette œuvre, comme le souligne Michel Serres, qui a

toujours nourri son travail de philosophe de lectures littéraires, une poésie à caractère cognitif, épistémologique et anthropologique. Jean Charles Darmon a édité et présenté le commerce jubilatoire que Serres a entretenu avec le fabuliste. Cela a donné lieu à un livre, *La Fontaine*, composé des matériaux que le philosophe engrangeait en vue d'un ouvrage qui lui tenait profondément à cœur. Ce commerce amical a permis à Michel Serres de voir combien les *Fables* pouvaient jouer un rôle majeur dans la connaissance comme mode d'acquisition et de transmission. Il montre qu'en elles, nous pouvons retrouver nos commencements, ethnologiques (totémisme) et anthropologiques (acquisition du cognitif). Elles sont un extraordinaire palimpseste où nous voyons ressortir, si nous grattons les couches, les origines de notre pensée. La présentation remarquable de Jean Charles Darmon met en lumière la moisson d'idées que Serres fait en furetant avec un plaisir infini dans ces « modèles réduits » (Serres) d'une étonnante fécondité. *Les Fables* déclinent tout un recueil de situations, de « postures », sortes d'« algorithmes » des moments types de notre vie morale et de notre expérience du monde. Elles proposent aux petits (et aux grands) enfants un éventail de schèmes comportementaux opératoires pour l'exploration de la réalité. Elles ont un pouvoir heuristique de modélisation des choses, des situations, des passions. Elles appellent en somme à la fois à l'imitation créatrice et à l'intellection. *Les Fables* reflètent l'univers social, moral, politique, épistémologique du XVIIe siècle. Elles font écho à Lucrèce, à Gassendi et à Bernier. Michel Serres ne le nie pas, mais il préfère montrer ce qu'on n'a pas vraiment jusque-là vu en elles, même si cela hantait notre corps et notre esprit. Les figures animales expriment une vérité fondamentale de l'humain, lorsqu'il s'agit de domination, de séduction, de manipulation et de tromperie de tous ordres. Surtout, elles constituent tout un appareil de masques, de déguisements que met en mouvement la « danse des corps » et qui fait jaillir la connaissance. La pensée qui s'y développe se construit en réseaux, par jeux de balancements et de contrepoints. Pas de point de vue de Sirius. Simplement, des aperçus d'une surprenante netteté qui s'émancipent de la morale des apologues, et qui déploient des schèmes de notre existence avec les autres et dans le monde, que Darmon nomme judicieusement « prépositionnels », qui correspondent aux orientations de notre « corps cognitif ».

- ⇒ **La littérature donne ainsi un accès à la connaissance et à la vérité, mais un accès fondé sur ses spécificités (l'émotion, l'imagination, la langue évocatrice) et un accès à une connaissance et une vérité qui lui sont propres.**

★ Conclusion

Bilan des parties : La littérature peut bien être comparée à la philosophie et à la science comme moyen d'accéder à des connaissances. Des genres spécifiques comme l'essai lui permettent d'instruire le lecteur. Cependant, il ne faut pas s'attendre à une équivalence entre les disciplines : la littérature n'a pas pour vocation de rivaliser avec les disciplines expérimentales ou théoriques. Si elle enseigne, c'est avec ses particularités et en donnant accès à une vérité parfois parcellaire, parfois cachée ou sinieuse, que le lecteur peut suivre. Finalement, l'œuvre littéraire n'est pas seulement une voie d'accès à la connaissance et à la vérité, si quelque interprète savant philosophe nous en éclaire le sens et la valeur, elle est pour tout lecteur qui lui donne de son temps un apprentissage incomparable de la vie.

Ouverture : L'art non littéraire, la musique, la danse, les arts plastiques, permettent-ils aussi d'ajouter une autre dimension à la connaissance de la vie apportée par la littérature ?



Guernica de Pablo Picasso, 1937.